

PETIT TRAITÉ DE MYTHOLOGIE CELTIQUE
PARTIE 2 : LE BESTIAIRE

CHAPITRE 4 : LES BOVIDÉS

Bernard ROBREAU



Vache d'Écosse (cl. B. Robreau)

CHAPITRE 4 LES BOVIDES

Comme pour les équidés, les bovidés peuvent se prévaloir de très anciennes origines mythologiques puisque ces animaux figuraient déjà en bonne position dans l'iconographie du paléolithique supérieur et qu'ils constituaient une des victimes sacrificielles principales des peuples indo-européens. Dans le domaine celtique, les bovins représentent certainement une des formes essentielles de la richesse si on en juge par la place que tient le genre de la Razzia dans la littérature traditionnelle irlandaise. Dans la Gaule d'époque mérovingienne, Grégoire de Tours (*Hist. Franc.*, VII, 2) évoque encore une guerre d'aspect encore très tribal où les Blésois (probablement à comprendre comme les habitants du *pagus* de Blois) alliés aux Orléanais *se jettent sur les habitants de Châteaudun et les écrasent à l'improviste ; ils incendient les maisons, les récoltes et tout ce qu'ils ne peuvent déplacer ; ils ravissent les troupeaux et emportent les biens qu'ils peuvent enlever.*

Sauvages ou domestiques, les bovins jouent certainement un rôle mythologique, mais différent. La *Vie de saint Ronan* n'oublie pas de nous avertir par le biais d'un sage vieillard qu'il faut prendre

deux bœufs de trois ans indomptés et, redondance, qu'il faut les attacher à un chariot dont les hommes ne se sont jamais servis, mettre le corps de l'ermite défunt dessus et laisser les animaux libres de leur trajet. Le service attendu, à savoir l'emplacement où la puissance du saint s'exprimera et, avec elle, des intérêts économiques et sociaux conséquents, ne pourrait en aucun cas être obtenu par un banal animal de boucherie. A tout prendre, c'est sans doute ce qui sépare Brigide, divinité des techniques, notamment de la laiterie, dont la mère accoucha un seau de lait à la main, et la Morrigan. Cette dernière sait se transformer magiquement en génisse aussi bien qu'en louve ou en anguille. Mais la vache qu'elle traite possède trois pis et le lait de chaque pis sert à obtenir successivement de Cúchulainn les paroles magiques qui permettent la guérison des trois blessures qu'il lui a infligées lors de ses trois métamorphoses guerrières.

Le mythe des vaches cosmiques

Ce mythe, d'ascendance indo-européenne, est connu par de nombreuses versions indiennes, iraniennes, hittite, grecques, scandinaves, slaves. Il s'agit d'un vol de bétail par un monstre tricéphale, volontiers ophiomorphe, qui est tué par un dieu de

Aurochs du Parc de Pescheray (cl. B. Robreau).



l'orage. C. Sterckx¹ en a découvert une variante dans l'histoire du démon irlandais Meiche, fils de la Morrigan, présenté comme un serpent monstrueux qui menace de dévorer tout le bétail d'Irlande. Il est tué par le dieu Téathar mac Céachta, le troisième de trois frères, qui brûle son triple cœur et en jette les cendres dans la rivière Barrow qui se met à bouillir, ce qui provoque la mort de tous ses poissons. Des traces d'un mythe voisin se discernent au Pays de Galles autour du personnage du tyrannique roi Benlli Gawr que saint Germain d'Auxerre aurait fait consumer par le feu du ciel après avoir ressuscité l'unique veau de l'unique vache d'un serviteur du roi selon l'*Historia Britonum* du pseudo Nennius. Selon une autre version, Benlli Gawr aurait été brûlé par saint Cynhafal et réduit en cendres après que, pour alléger ses souffrances, il se soit à trois reprises plongé dans la rivière Alun, ce qui, à chaque fois, l'assécha complètement.

Les vaches merveilleuses au lait intarissable proviennent de l'Autre monde d'où Manannán mac Lír les a ramenées en même temps que des porcs à la viande inépuisable. Dans *La nourriture de la maison des deux gobelets*, Manannán et Aonghus en ramènent deux aux cornes tordues, une tachetée et une à la robe brune, au lait fleurant bon le miel, enivrant comme le vin, et particulièrement fortifiant. Il suffit d'ailleurs à l'alimentation de la belle Eithne, la fille adoptive de Aonghus, qui ne supporte plus d'autre aliment depuis qu'elle a été satirisée.

C'est dans la *Mort violente de Cú Rói mac Dáire* qu'il est question de leur enlèvement. Les Ulates menés par Conchobar et Cúchulainn veulent s'emparer de la forteresse du roi des hommes de l'île de Falga. Mais le siège s'éternise jusqu'à ce que survienne un inconnu aussi rustre que vigoureux. Grâce aux exploits de ce dernier, qui arrête notamment une roue magique à l'entrée du château², l'expédition finit par atteindre son but, mais le rustre, Cú Rói, regimbe quand les Ulates prétendent lui refuser sa part du butin. Il tient tête à Cúchulainn, l'humilie en l'enterrant jusqu'aux aisselles, lui coupant les cheveux et lui enduisant la tête de bouse de vache, puis s'enfuit avec les trésors du roi vaincu : sa fille Bláthnad (« petite fleur »), ses trois vaches, trois oiseaux qui se perchent sur les oreilles des vaches et un chaudron merveilleux qu'on appelait le « Veau » parce qu'il contenait l'impressionnante traite de ces vaches. Cúchulainn, attend un an pour prendre sa revanche. Il vient près de la forteresse de son rival, à Srub Brain (« le bec du corbeau »), séduisant Bláthnad et obtenant qu'elle trahisse Cú

Rói. Elle trait les fameuses vaches et déverse le lait dans la rivière voisine pour signaler que son mari est seul et vulnérable, ce qui permet aux Ulates de s'emparer de la forteresse et à Cúchulainn de couper la tête de son ennemi.

Dans une autre version³, le récit présente de substantielles différences. La fille, appelée ici Blathine, est la fille de Conchobar et elle est *amoureuse du maître de la hache et enchanteur* Cú Rói. Elle est enlevée par Echde Echbel. Ce dernier possédait des trésors qu'il avait ramenés d'une expédition lointaine : la ceinture des braves, l'échiquier du fils de Salomon et trois vaches mouchetées merveilleuses qui avaient leur « Veau », un chaudron de cuivre qui aurait contenu la traite de trente vaches ordinaires et qu'elles remplissaient à chaque fois. Cúchulainn et les Ulates vinrent jusqu'à la tour d'Echde avec un jeune homme insignifiant à la tunique et au manteau gris avec une fibule de cuivre, Cú Rói, qui saute dans leur bateau au dernier moment. La nuit, ils s'emparent du chaudron, de la fille et des vaches et s'enfuient, poursuivi par Echde. Après trois années, l'entente entre les pillards fut rompue. *Cú Rói entraîna de sa propre main les vaches, le chaudron et la fille. Cúchulainn alla à sa suite. Il posa sa main sur l'anse du chaudron. Le jeune homme se retourna contre lui. Il jeta Cúchulainn à terre, une fois jusqu'aux genoux, une autre fois jusqu'à la croupe, une autre fois jusqu'à la ceinture, une autre fois jusqu'à ses aisselles.* Puis Cú Rói emmena les vaches et la fille à son château. *Là, les vaches laissèrent leur lait couler, après qu'elles eussent courues à droite et à gauche sans avoir été traites. De là vient une plante. On l'appelle bo-eirne. De là vient que Cú Rói engendra les Irlandais⁴.* La fin est également un peu différente : le héros ulate vient voir Blathine au bout de sept ans sous l'aspect d'un lépreux et en obtient qu'elle trahisse Cú Rói. Il leur fallut attendre encore sept ans jusqu'à ce qu'un certain saumon apparaisse dans une source voisine. *Les Ulates vinrent et furent tous à l'extérieur de la forteresse au nord. L'homme jeta une grosse pierre vers eux si bien qu'ils ne purent pas approcher. Là le saumon de Cúchulainn mourut. Ceci prit tout de suite la force de Cú Rói et sa bravoure. Et il dit : « Aucun secret de femmes, aucun bijou d'esclave ». Sur ce Cúchulainn le tua ; de cela il porta la victoire sur lui.* Mais Ferchetne, le poète, vengea Cú Rói en tuant Blathine d'un coup de javelot entre les deux mamelles.

L'important reste invariant : la rivalité entre Cú Rói et Cúchulainn, la capture de la femme-fleur en compagnie des trois vaches et du chaudron, ³ *Ibidem*, pp. 190-196 (avec traduction allemande). ⁴ *Is bo-eirne a ainm. Ar is do Érnib do Choin Roi.*

¹ « Le cavalier et l'anguipède », *Ollodagos*, IV, 1992, pp. 1-103.

² Le détail ne figure que chez Keating, l. 3456 f. (cf. Thurneysen, « Die Sage von CuRoi », *Zeitschrift für Celtische Philologie*, 9, 1913, p. 223).

l'humiliation de Cúchulainn et sa vengeance. L'histoire paraît plus confuse à cause de l'intervention d'Echde Echbel, qui n'est pas le père de la fille mais son ravisseur. En revanche, le chaudron paraît clairement être un chaudron de résurrection puisque le lait qu'il sert à recueillir, engendre les Irlandais. De plus, le récit se relie certainement au *Mabinogi de Branwen*. En effet, dans ce dernier texte, le motif justifiant le don du chaudron de résurrection par Bran au roi d'Irlande consiste en une indemnité compensatoire de ce qu'un Gallois a coupé jusqu'aux ras des dents la bouche de ses chevaux. Or le nom d'Echbel, le receleur de Blathine, des vaches et du chaudron, signifie « lèvres de cheval » ou « bouche de cheval ». Le chaudron dérobé par Cú Rói destiné à contenir du lait est certainement un chaudron de guérison ou de résurrection. Nous avons vu que la traite de trois pis suffisait à la Morrigan pour obtenir de Cúchulainn les trois paroles magiques nécessaires à sa guérison. Et le lait des trois vaches merveilleuses de Cú Rói produit une plante qui engendre les Irlandais. Cela rapproche beaucoup le dieu du Munster du Dis Pater dont les Gaulois se prétendaient les descendants, mais aussi de Mog Ruith qui a à voir à la fois avec la roue et avec les vaches. Ce dernier s'éborgne en abattant un veau dans les Alpes et il possède une peau de taureau brun sans corne qui lui sert à s'élever dans les airs. Il est aussi le fabricant de la roue qui viendra sur la terre à la fin des temps alors que Cú Rói maîtrise une roue à l'entrée du manoir des hommes de l'île de Falga et possède un château qui tourne quotidiennement comme une roue et dont on ne peut trouver l'entrée après le coucher du soleil. Même Bran a une prise qui, imitant une meule de moulin, a à voir avec le mouvement rotatif.

Le manoir de Cú Rói qui tourne comme une roue après le coucher du soleil, c'est le ciel nocturne étoilé au milieu de laquelle se trouve la Voie lactée. Blathnat, au nom de fleur, qui déverse le lait dans la rivière pour donner le signal de l'attaque contre Cú Rói semble la maîtresse des vaches cosmiques. Mais le rustre Cú Rói, qui maîtrise une roue magique à l'entrée du château des hommes de l'île de Falga, c'est aussi Mog Ruith, le maître de la roue et c'est également le maître du ciel, le Jupiter celtique à la roue, c'est-à-dire le Dagda en Irlande, Taranis ou Dis Pater dans l'Antiquité celtique continentale. Ce dernier est l'ancêtre des Gaulois, tout comme Cú Rói engendre les Irlandais d'une plante née du lait des vaches merveilleuses Au Pays de Galles, la correspondante de Blathnat s'appelle Blodeuwedd (« visage de fleurs ») car elle a été fabriquée avec les fleurs de plantes mellifères, et elle trahit son époux

Lleu au profit de son amant. On ne la voit pas en lien direct avec des vaches ou un chaudron mais elle a été créée par Gwydion dont le manoir est identifié à la Voie lactée pour contourner l'interdit empêchant Lleu, fils d'Arianrhod, « roue d'argent », peut-être la constellation de la couronne boréale, et neveu de Gwydion, d'avoir une femme.

On a soupçonné que la légende romaine de Cacus avait adapté une version celtique du vol des bœufs du triple Géryon par Héraclès. Mais l'Irlande a conservé plusieurs récits dont l'authenticité pose moins de problèmes. On commencera par la *Razzia des vaches de Fraoch*. Ce dernier semble une divinité dont l'équivalent gaulois correspondait peut-être au Mars Vorocius de Vichy. Fils de Be Finn (« la dame blanche ») et neveu de Bóann (« la vache blanche »), il a reçu de sa mère douze vaches blanches avec des oreilles rouges, ce qui est la marque du bétail de l'Autre monde. Plus tard, ces vaches sont mystérieusement enlevées ainsi que son épouse Finnabair et ses trois fils. Bé Finn lui révèle que trois de ses vaches sont en Ecosse mais que sa femme, ses enfants et le reste de son bétail ont été emmenés dans les Alpes. Il est vraisemblable que cette séparation en deux groupes résulte d'une confusion entre Alba, l'Ecosse, le pays où les héros irlandais sont censés être initiés aux arts de la guerre par des femmes guerrières, et les Alpes. Fraoch part à la recherche de ses vaches en compagnie de Conall Cernach. Ils les retrouvent dans un château des Alpes où elles sont gardées par un serpent monstrueux. Avec l'aide d'une vachère d'origine ulate, Fraoch et Conall parviennent à y pénétrer de nuit. Le serpent se rue sur le ceinturon de Conall sans lui faire aucun mal et ils peuvent libérer le bétail et la famille enlevés. Ils font un détour par l'Ecosse pour récupérer les trois dernières vaches et reviennent en Irlande en passant par la baie de Bangor où les vaches perdent leurs cornes.

Dans le poème intitulé *Carn Fraoich*, il gagne aussi la main de Finnabair dans un combat contre un monstre lacustre mais au prix d'un de ses bras. Cependant, ses médecins parviennent à guérir cette mutilation. Ici, ses vaches sont détenues dans le manoir de Donn, le dieu de la mort.

Damona et Boand : les vaches et les eaux

Un autre célèbre mythe celtique d'origine indo-européenne est celui dit du feu dans l'eau. Ce dernier ne met jamais en scène aucune vache. Il y est seulement question d'eaux dans lesquelles se cachent un feu qu'il faut savoir se propitier. Dans le cas contraire, celles-ci rendront un jugement ordalique se

retournant contre la personne fautive. Mais l'héroïne de la version irlandaise de ce mythe se nomme Boand, c'est-à-dire la « vache blanche » ou « la vache sacrée ».

Boand est la femme de Nechtan et l'amante du Dagda avec lequel elle conçoit un fils pour lequel le Dagda arrête le soleil pendant neuf mois afin que la conception et la naissance de l'enfant adultérin interviennent dans la même journée et que le mari trompé ne se doute de rien. Mais dans un geste d'orgueil ou de défi, Boand vint au puits de Nechtan dont, aggravant son cas, elle effectua le tour trois fois par la gauche. Trois vagues brûlantes sortirent alors du puits et lui enlevèrent une cuisse, une main et un œil. Fuyant, elle se dirigea alors vers la mer poursuivie par l'eau jusqu'à l'estuaire de la Boyne, donnant naissance à une nouvelle rivière. Pour Cl. Sterckx, les vaches sont ici identifiables aux eaux qui contiennent la vie du monde, elle-même assimilable au feu dans l'eau, alias son fils, le Mac ind Oc irlandais ou le Maonos gaulois.

Il a certainement raison parce que les trois blessures entrent dans un système d'équations mythiques. On considérera ainsi l'histoire des rapports marqués d'hostilité de la Morrigan (« la grande reine ») et de Cúchulainn telle qu'elle apparaît, notamment dans la *Razzia des vaches de Regamain* et la *Razzia des vaches de Cooley*. Réveillé une nuit par un cri horrible, le héros ulate arrive en présence de la déesse. Celle-ci, dans un char attelé d'un cheval rouge à une seule patte, ramène une vache qui est l'objet d'une discussion. Puis la déesse se transforme en oiseau et lui révèle que la vache qui vient du sidh de Cruachan est en rapport avec le déclenchement de la *Razzia des vaches de Cooley* et qu'il restera en vie aussi longtemps que le veau qui est dans le ventre de cette vache sera un veau d'un an. Ensuite la Morrigan le menace de l'attaquer successivement sous trois formes animales : celles d'une anguille pour le faire tomber dans le gué, d'une louve grise qui jettera un charme sur lui et enfin d'une génisse blanche à oreille rouge avec cent vaches à sa suite. Cúchulainn lui réplique qu'il écrasera l'anguille contre les pierres du gué et lui brisera les côtes, qu'il crèvera l'œil de la louve d'un coup de fronde et brisera la jambe de la génisse et qu'elle restera dans cet état jusqu'à ce qu'il lui adresse une parole de bénédiction, ce qu'il refusera de faire. Les choses se passent ainsi, mais la Morrigan parvient par la ruse à obtenir la guérison de ses blessures. Elle prend l'aspect d'une vieille femme aveugle et paralytique, trayant une vache à trois pis. Le héros lui demande à boire et elle lui donne le lait d'un pis ce qui provoque une première parole de

bénédiction qui la guérit d'une de ses trois blessures. Puis il en va de même pour les deux autres pis, ce qui permet à la déesse d'obtenir son total rétablissement.

Nous voyons que dans les deux mythes, l'héroïne peut prendre une forme bovine, l'une par son nom de Boand, « la vache blanche », l'autre plus explicitement en se transformant en génisse blanche. Mais cette dernière peut se contenter d'exprimer sa relation aux bovins en poussant devant elle une vache ou en trayant une vache à trois pis. Mais nous notons aussi que le feu dans l'eau qui permet le châtement de Boand inverse le lait qui est à l'origine de la guérison de la Morrigan. Et cette punition rappelle de près la conclusion de l'histoire de Meiche dont les cendres font bouillir la Barrow.

Dans la Gaule antique, l'équivalent de Boand semble résider dans une déesse qui se nomme Damona (« la vache divine ») ou Sirona (« la divine étoile »). Cette divinité n'est pas connue par ses mythes, seulement par des inscriptions qui en font la parèdre de l'Apollon gaulois (Borvo, Bormanus ; Moritasgus ; Grannos). Mais il y a un abondant dossier hagiographique et toponymique qui renvoie à Sirona dans l'ouest de la France. Une première sainte suspecte est sainte Céronne, sainte à l'historicité assez médiocre⁵, qui serait morte dans la localité homonyme, une ancienne agglomération secondaire gallo-romaine semble-t-il, située près de Mortagne-au-Perche. Son culte y est associé à deux fontaines, l'une dite de la Bonne-Sainte-Céronne et l'autre de l'Orion, un nom de constellation qui convient bien pour une déesse dont le nom gaulois semble faire référence à l'étoile. Elle serait née en Biterrois à Corneilhan, un nom choisi fort probablement en raison de ses affinités bovines, et elle serait venue dans le Perche à la suite d'une accusation (bien sûr fautive selon les perspectives chrétiennes) de faute sexuelle avec son frère. L'ensemble paraît regrouper divers résidus d'un mythe du type de Boand, déesse à nom bovin liée à une source ordalique qu'elle vient défier après avoir fauté sexuellement avec le Dagda. Céronne ne devient pas une rivière, mais il existe aussi dans le Perche une rivière Thironne qui doit, elle aussi, rappeler le nom de la déesse gauloise. C'est à la source de cette Thironne que saint Bernard d'Abbeville vint fonder au XII^e siècle son abbaye de Thiron-Gardais. Le religieux, d'abord dépité par l'aspect hostile des lieux que le comte du Perche proposait de lui donner, songeait à abandonner son projet de fondation quand il

5 F. Dolbeau, « La vie latine de sainte Céronne en Normandie : essai d'interprétation d'une légende », *Analecta Bollandiana*, 104, 1986, pp. 55-78, classe sa *Vita* médiévale dans la catégorie des *documents de fantaisie* (p. 60).



La fontaine de l'Orion à Sainte-Céronne.

aperçut suspendue dans le ciel au-dessus du territoire de Thiron une lampe embrasant de sa clarté tous les lieux d'alentour. Finalement décidé à accepter le don, il retourne chercher des moines à Savigny et est hébergé à Mortagne où il réalise un miracle. Revenu à Thiron où il construit un premier monastère en bois, on attribue aussi à ses mérites qu'un des veaux de la communauté égaré dans la forêt soit ramené sain et sauf par deux loups. Ici, c'est donc la source de la Thironne qui est associée à des bovins et à une lampe suspendue dans les airs qui présente un évident symbolisme astral. La corrélation culte des eaux/bovidés/astre est donc similaire quand on évoque une sainte Céronne ou une rivière Thironne, assez sacralisée pour que l'on vienne fonder une abbaye près de sa source.

Le nom de Sirona semble avoir possédé un certain retentissement dans le Maine car il semble avoir inspiré également le nom de deux saints,

Serenicus et *Serenedus* en latin, Céneri et Céneré en langue vulgaire dont la graphie semble avoir été influencée par le nom antique des Cénomans. Les deux saints sont présentés comme des frères venus d'un pays lointain. Mais si Céronne venait de Corneilhan, *Serenicus* et *Serenedus* viennent de Spolète. Ce choix, apparemment arbitraire, s'explique facilement par le fait que la ville italienne est la patrie d'une sainte *Serena* dont les reliques furent apportées à Metz au X^e siècle mais dont le culte était déjà antérieurement connu dans l'ouest de la France comme nous le verrons plus loin. Bien que les Actes de nos deux saints paraissent plus anciens que ceux de Céronne et peuvent en avoir inspiré certains passages comme celui de la séparation de Céronne et de son frère, c'est aussi le nom de Sirona qui explique le leur puisque l'emprunt christianisateur dépend du nom féminin de *Serena*, sainte Sérène de Spolète. La fabrication d'un couple de frères résolvait le problème de la faute sexuelle (naissance adultère pour Boand, fausse accusation de commerce incestueux pour Céronne⁶) tout au moins du point de vue clérical, car la tradition populaire locale ne l'avait pas réellement évacuée. Mabillon ajoute en effet, en note de son édition de la *Vie de saint Céneri*, *qu'on raconte quelque chose d'admirable qu'on croit dû au mérite du saint et être un signe de sa pureté. Si des femmes pécheresses présentent leur cruche pour prendre de l'eau au moyen d'un tuyau par lequel coule sa source, immédiatement la source se retient d'elle-même de couler. Il faut alors qu'une autre femme, pure, se mette à la place jusqu'à ce que la cruche soit remplie. Bien que ceci ne se produise pas pour toutes, ni toujours, nous savons cependant que cette honte est arrivée à certaines.* La source de saint Céneri détecte donc la pureté des femmes⁷ et possède donc une fonction ordalique tout à fait comparable à la source irlandaise dont Boand vient éprouver les pouvoirs.

Les *Vies* de saint Céneri et sainte Céronne se ressemblent beaucoup par leur schéma de construction : naissance lointaine (à Spolète ou à

6 On remarquera aussi que le frère de sainte Céronne, porte le même nom (Sophrone) que l'auteur (Sophrone de Jérusalem) de la *Vie de sainte Marie égyptienne*, une sainte prostituée.

7 Une autre version résiduelle de ce mythe, connue par le *Cartulaire de Saint-Père de Chartres*, a trait à la Fontaine Méaslet sur Arrou dans le Perche carnute. Un moine rédacteur du XI^e siècle qui a visiblement recueilli une légende locale nous apprend qu'aucune femme ne pouvait impunément puiser de l'eau à cette fontaine et qu'une plus téméraire ayant osé le faire, elle perdit la vue, ce qui rappelle Boand perdant un œil à la suite de son parjure. Au XVIII^e siècle, la source était devenue guérisseuse et on venait y prier sainte Scholastique et s'y laver les yeux le vendredi (jour de Vénus) après avoir tourné neuf fois autour de la source (cf. B. Robreau, *Mémoire chrétienne du paganisme carnute*, t. 1, 1996, pp. 784-785).

Corneilhan), séparation d'avec un frère, venue dans le Perche ornais (à Saint-Cénéri-le-Gerei ou à Sainte-Céronne-lès-Mortagne), installation près d'une source miraculeuse. Mais la première introduit un personnage secondaire important : un jeune disciple du saint nommé Flavard. Désireux de gagner l'autre rive de la Sarthe, Céneri sépare les eaux d'un signe de croix, permettant ainsi de passer à pied sec. L'enfant Flavard en reste stupéfait et tandis qu'il suit son maître, il laisse tomber son livre à l'eau. Son visage rougit alors d'angoisse et de tristesse et il éclate en sanglots. Mais Céneri le rassure, prédisant que le livre sera retrouvé intact, ce qui survient neuf ans plus tard quand une lavandière le retrouve au sein des eaux, protégé par une grande épaisseur de pierres. Ce miracle doit être rapproché d'un parallèle présent dans la *Vie de saint Malo, évêque d'Alet*, rédigée par le diacre Bili au IX^e siècle, où la forme celtique a été mieux préservée. Le jeune Malo, baptisé et élevé par saint Brendan, s'endort à marée montante sur un tas d'algues échoué sur la plage. Mais pendant son sommeil, le tas d'algues se transforme en une île qui s'élève sur les flots. Pendant ce temps, le maître et les autres disciples constatent son absence, le cherchent vainement et s'abandonnent à la tristesse. Mais au chant du coq, un ange prévient Brendan que le Seigneur a créé une île pour préserver l'enfant. On vient le rechercher en barque mais il demande à rester à prier sur cette île et que l'on confie son psautier à la mer car si Dieu agrée sa demande, le livre lui parviendra intouché par les eaux, ce qui se produit.

On repère de suite le point commun : l'enfant disciple dont le livre échappe au péril de l'eau. Certes, l'épisode de la *Vie de saint Céneri* puise au modèle biblique des Israélites traversant la mer Rouge ou le Jourdain à pied sec, mais il s'agit fondamentalement du même miracle : il met de la terre sèche là où il n'y avait que de l'eau. La rougeur qui colore le visage de Flavard est un révélateur de sa nature ignée, ce qui rejoint les révélations de Bili concernant la force intense qui brûlait dans le jeune Malo qui sentait en lui une telle chaleur que des gouttes de sueur coulaient de son front et qu'il enlevait son manteau en plein hiver alors que tous ses condisciples claquaient des dents. Bref, l'enfant Flavard ou le jeune Malo doivent être compris comme des parallèles continentaux christianisés du fils adultère de Boand dont le nom est Mac ind Oc, « le fils jeune », et qui est la manifestation du feu dans l'eau.

Saint Céneré est également lié à une source qu'il aurait fait jaillir dans sa grotte-oratoire de Saulges et qui lui valut le surnom de « petit saint qui pisse ». Sa biographie cléricale le distingue peu de son frère

Céneri. Sa légende populaire l'associe à une jeune fille qui prie une fée verte nommée Fantie (« (en)fant ») de ne pas la noyer lorsqu'elle doit passer la rivière en hiver. D'elle-même, elle verse la libation d'huile de noix qu'elle destinait à la fée des eaux, sur les plaies des jambes « en feu » du saint, ce qui déclenche ses larmes, lesquelles trouent le sol et provoquent le jaillissement de la source. Cette version est donc construite sur une inversion sexuelle (le jeune disciple Flavard alias le dieu-fils qui est le feu dans l'eau/la jeune fille païenne qui prie les fées des eaux de ne pas la noyer) et fonctionnelle (guérison de jambes en feu donnant naissance à une source/punition de Boand menacée d'être noyée par des vagues d'eau brûlante sortant de la source de Nechtan qui lui enlèvent une jambe, un bras et un oeil). On notera aussi la proximité de la grotte-oratoire de Céneré avec la Cave à Margot et la découverte de statuettes protohistoriques de bovidés (probablement de fabrication étrusque) à 2 ou 3 kilomètres de là sur la commune de Thorigné-en-Charnie. Les fées Margot étaient réputées habiter des grottes ou des dolmens, mais aussi posséder des troupeaux de bœufs⁸ et de vaches qu'elles faisaient sortir de leur caverne souterraine le matin et rentrer le soir, ce qui en ferait facilement une héritière d'une Damona ou Sirona gauloise.

Plusieurs miracles des confins manceaux reprennent le thème du gonflement des eaux. Le premier se trouve dans la *Translation de saint Laumer*, prétendu abbé de Corbion, un monastère percheron situé aux limites des Cénomans et des Carnutes. Des moines de ce couvent viennent en effet dérober à Chartres, le corps du bienheureux qui était inhumé dans l'église de Saint-Martin. Mais l'alerte est donnée et les ravisseurs vont être rejoints sur les rives de l'Eure. Mais Dieu les protège car ils passent l'eau à pied sec alors que leurs poursuivants sont arrêtés par un gonflement subit de la rivière qui déborde. Un second se trouve dans la *Vie de saint Julien du Mans* qui rapporte que le prétendu évêque du Mans se serait retiré à Saint-Marceau où il décéda. On voulut alors ramener sa dépouille dans sa ville épiscopale.

⁸ Voir Sébillot P., *Les littératures populaires de toutes les nations*, t. 9, *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, 1882, p. 115. Cependant Le Quellec J.-L., « Pourquoi Margot », in *Patrimoine légendaire et culture populaire : le gai savoir de Claude Gaignebet*, pp. 121-133, montre que le nom de Margot camoufle une des formes de la Morrigan, dont les lavandières de nuit sont une survivance, capable des se transformer en bovidé, mais aussi en oiseau et que Margot serait plus particulièrement liée à sa forme de corvidé (la Cave à Margot renferme de nombreuses gravures préhistoriques d'oiseaux). Le raisonnement peut être appuyé par la place que tiennent les chevaux dans l'hagiographie de saint Céneri, de saint Julien du Mans et même dans la translation de saint Laumer de Chartres. Or Morrigan est la correspondante irlandaise de l'Epona gauloise.

A cette occasion, les deux chevaux qui tiraient le chariot sur lequel le corps avait été posé franchirent miraculeusement la Sarthe en marchant sur l'eau comme sur de la terre ferme alors que d'autres, nageant avec peine, traversèrent difficilement la rivière tourbillonnante. Une troisième variante est livrée par le premier des *Miracles* du même Julien lorsqu'aux invasions normandes les reliques du saint furent portées à Douy, un prieuré dunois de Corbion. Non loin des sources de l'Orne, près de Sées, les porteurs des cendres du saint craignirent en effet de passer sur un ponceau à cause de l'étroitesse des planches. Aussi, entrant dans le lit de la rivière, ils n'eurent de l'eau que jusqu'aux genoux alors que d'autres qui étaient à cheval virent l'eau s'enfler jusqu'à la hauteur des selles. On voit que les trois miracles sont fondés sur les mêmes composants : un déplacement plus ou moins licite du corps d'un saint, une sorte d'ordalie aquatique légitimant le transfert, l'opposition entre des qualifiés et non qualifiés se manifestant à travers le comportement de l'eau : rivière asséchée/rivière débordante, eau changée en terre ferme/rivière tourbillonnante, eau basse/eau haute. Un dernier rapprochement semble unir les points de départ de Saint-Martin (à Chartres) et de Saint-Marceau (dans le Mane) qui pourraient faire référence ici à un mythe lié à un Mars Mullo, bien connu dans l'ouest de la Gaule. Ce détail n'apparaît pas dans le miracle des sources de l'Orne, mais il donne néanmoins une des clefs du mythe car le nom de Martin apparaît dans les *Miracles de saint Julien* au sein d'une série homogène de trois miracles (vol de deux chevaux au Theuil, vol d'une génisse à La Gaudaine, vol du cheval d'un certain Martin à Montigny-le-Chartif) qui suivent immédiatement le premier. Il s'agit de voleurs d'animaux qui errent toute la nuit sans pouvoir quitter les lieux de leur larçin et doivent rendre l'objet de leur méfait. Le même motif apparaît aussi dans la *Vie de saint Laumer* où des voleurs pénètrent dans l'étable des moines et emportent un bovin. Mais toute la nuit et le jour suivant, les voleurs s'égarèrent et, se retrouvant sans le vouloir devant le monastère, ils rendent l'animal dérobé. Il n'est donc pas difficile de comprendre que si Martin ou Marceau sont liés au cheval et au Mars celtique, les bovins seraient plutôt liés à une déesse du type de Boand. Nous en avons d'ailleurs la confirmation car la Gaudaine où fut dérobée la génisse ne se trouve qu'à 3 km des sources de la Thironne, dans le bois de Thiron. Or nous avons déjà dit que la rivière Thironne porte le nom de la Sirona (« la génisse », pour G. Olmsted mais plutôt « la stellaire » pour la plupart des celtisants) gauloise dont une autre épithète est aussi Damona (« la

divine bovine »). Nous disposons donc d'un nouvel argument pour considérer la Thironne comme une rivière gauloise divinisée dont le mythe étiologique devait être bien proche de celui de la Boyne. La biographie de Bernard, le fondateur de l'abbaye de Thiron, aux sources de la Thironne, entre d'ailleurs de manière évidente dans notre série de miracles : l'un de ses miracles nous narre comment le voleur de la monture d'un chevalier de Mortagne tourne en rond et doit rendre l'animal et un second comment un veau appartenant à la communauté s'égare dans la forêt et est ramené par un loup deux jours plus tard.

A La Gaudaine, le miracle de la génisse volée et retrouvée était lié à un code sonore : le propriétaire reconnaît sa vache au moment où tous chantent à voix haute alors que les reliques sortent de l'église et que les voleurs surgissent devant la châsse en menaçant le bovidé ; alors il remercie Dieu d'une voix claire. On retrouve, avec inversion, le même matériel dans un miracle de guérison survenu à l'abbaye de Redon à l'époque carolingienne : le jeune muet Mutan (du breton *mut*, « muet », emprunté au latin *mutus*) qui s'est attardé dans les prés avec les veaux et les vaches du monastère voit le sommeil s'abattre sur lui. L'évêque saint Marcellin lui apparaît alors dans une vive lumière pour lui ouvrir les lèvres. Le miracle évoque fortement un processus de guérison par incubation qui s'effectuait dans les sanctuaires apolliniens antiques et Sirona *alias* Damona était justement la parèdre de nombreux Apollons gallo-romains. Et si notre muet guéri gardait des bovins, saint Marcellin entre dans la même série que saint Marceau et Martin pour désigner un lointain héritier de Mars Mullo.

Les deux bœufs de Brigide

Selon Sterckx, la souveraineté de Brigide s'étend sur tout le monde animal mais particulièrement sur les bovidés. Mais il s'agit d'une déesse technicienne, la Minerve irlandaise, et il est probable que ses pouvoirs concernaient surtout les animaux domestiques. D'ailleurs, on attribue à son héritière chrétienne, sainte Brigide, la capacité à multiplier le lait et le beurre ou à ressusciter des veaux qui viennent d'être mangés. On lui prête deux bœufs exceptionnels qui auraient défriché (c'est-à-dire labouré) deux grandes plaines auxquelles ils auraient laissé leurs noms : Magh Fea (au sud de Carlow, en Leinster) et Magh Feimhin (au nord de Cashel, en Munster). Le *Livre des conquêtes de l'Irlande* les associe au terrible Triath, un sanglier méchant et solitaire, et ce sont eux trois qui faisaient entendre en Irlande les

trois cris diaboliques qui suivaient une rapine, c'est-à-dire un sifflement, un pleur et une lamentation (la déesse préchrétienne Brigide aurait inventé le sifflet et la lamentation). Le Pays de Galles connaît une tradition parallèle dans la mesure où le Twrch Trwyth, un monstrueux sanglier, y est associé aux deux boeufs exceptionnels, Nynhyaw et Pheibyaw, qui labourent le pays et bouleversent le paysage du Cardigan.

L'histoire de Fea et Feimhin admet plusieurs variantes. Dans l'une, le couple de bestiaux appartient à Dil (« le déluge ») Dealghan, une fille de Mil, et ils seraient donc les deux bœufs du Déluge qui inonde la terre, ce qui rappelle l'histoire de Boand. Dans une autre version, Dil naît en même temps que le veau Breaga auquel elle s'attache ; devenue nubile elle s'enfuit avec Tulchaointe, le druide du roi Conaire le Grand, mais exige de son amant qu'ils emmènent Breaga, lequel défriche pour eux la grande plaine de Magh Breagh.

Conaire est un héros jupitérien et sa mère est surnommée Mess Buachalla (« la fille adoptive des vachers ») parce que son père ayant chargé deux esclaves de la tuer, ceux-ci la cachent dans la remise des vachers qui la nourrissent jusqu'à ce qu'elle devienne une bonne brodeuse (un autre artisanat féminin qui doit dépendre de la Minerve celtique). Le lien semble d'ailleurs très étroit entre les personnages jupitériens et les bovidés. Nous avons déjà noté que Cú Rói avait enlevé les trois vaches d'Iuchna et leur veau (c'est-à-dire le chaudron qui recueillait le produit de leur traite phénoménale) après avoir enduit de bouse le visage de Cúchulainn, et aussi que le signal de son assassinat est donné par un déversement de lait dans une rivière. Parmi ses auxiliaires figurent les Trois mangeurs de bœufs de Breagh et, dans le *Festin de Bricriu*, il est décrit avec *des yeux fauves voraces faisant saillie sur sa tête et ayant, chacun, la taille d'une citerne à bœufs, tenant dans sa main gauche une souche qu'il faudrait vingt paires de bœufs pour tirer, dans sa main droite une épée dont la poignée nécessiterait un attelage de labour de six paires de bœufs pour la déplacer, portant sur lui une énorme massue de la taille d'une remise d'hiver sous laquelle trente bœufs pourraient trouver refuge*. Le lien entre les bovins et Cú Rói, qui paraît une hypostase du Dagda, le Jupiter irlandais, paraît donc assez évident. Il en va de même pour Mog Ruith, ce druide que l'on voit actionner une roue aux côtés du Jupiter gaulois sur le chaudron de Gundestrup, car Mog Ruith s'était éborgné un œil en abattant un veau. Quant à Brigide, il suffit de rappeler qu'elle était la fille du Dagda.

Le Brun de Cooley et le Blanc Cornu

La *Razzia des vaches de Cooley* n'est pas un texte mythique mais la principale et la plus longue des épopées irlandaises. Mais elle porte assez mal son nom puisqu'il ne s'agit pas à proprement parler d'un raid visant à s'emparer des troupeaux de l'adversaire mais d'une seule bête : le Brun de Cooley. En fait, cela nous ramène au mythe parce que, dans la *Seconde bataille de Mag Tured*, un épisode nous avertit que la partie vaut pour le tout. Là, en effet, le fils du Dagda conseille à son père de se faire rétribuer de son activité de constructeur de forteresse par le don d'une unique génisse à crinière noire dont le mugissement ramène tous les troupeaux d'Irlande que les Fomoirs avaient emmenés comme tribut.

L'épopée est sous-tendue par le conflit entre Lugh, protecteur de Cúchulainn et des Ulates, et la Morrigan qui s'oppose au jeune héros qui défend sa province contre les menées de la reine Medb. Et le récit, qui se compose surtout de combats, s'intéresse peu aux bovidés au-delà du prétexte initial et du combat final qui n'occupent que quelques paragraphes dans la version du Livre de la vache brune. En fait, on peut voir dans les deux taureaux qui s'affrontent une version animale du combat entre l'Ulster (patrie du Brun de Cooley et de Cúchulainn) soutenu par Lugh et le Connaught (patrie du Blanc Cornu et de Medb) soutenu par la Morrigan.

L'important est ici que le troupeau est symbolisé par son mâle conducteur car le Brun est capturé avec ses 50 vaches. Dans la *Razzia*, il n'est plus question de vaches et de lait, mais bien de terribles bestiaux qui s'affrontent à coups de cornes dans un champ de bataille aux dimensions mythiques qui s'élargit à l'intégralité de l'Irlande. Le texte essentiel est en fait le récit préliminaire appelé *La conception des deux porchers* qui se veut une explication des causes profondes de l'épopée en tant que querelle de souveraineté et rivalité de provinces et que nous examinons ici d'après la version du Ms Egerton 1782 traduite par Ch.-J. Guyonvarc'h. Le roi du *sidh* de Munster (province du sud), dit aussi *sidh* de Femen (« le *sidh* des femmes »), et le roi du *sidh* de Connaught (province de l'ouest), celui de Cruachan, prétendaient chacun que la vigueur de leurs porcs était la plus grande. La querelle se répercuta sur leurs porchers qui se maudirent si bien qu'on leur enleva leurs porcs au bout de deux ans. Ils se transformèrent alors en corbeaux et continuèrent à se battre pendant deux ans sous cette forme. Ils s'affrontèrent alors durant deux autres années dans les fleuves et la mer sous la forme d'animaux aquatiques, puis deux autres



Parc de Rambouillet : un auroch à la robe sombre et aux cornes orientées vers le haut (cl. B. Robreau).

années sous forme de champions, chacun dans l'armée de leur province. A l'assemblée du Connaught, une troupe du Leinster (province de l'est) alla au roi du Connaught et une troupe de Meath à celui de Munster. Finalement, les deux champions prirent une forme de vers aquatiques pour aller l'un dans une source du Connaught, l'autre dans une source de l'Ulster. Le premier ver conseilla à la jeune reine Medb de prendre Ailill pour époux *car il ne dominera pas sur toi*. Medb le nourrit et, en Ulster, Fiachna mac Daire en fit autant avec l'autre ver qui lui fait découvrir un navire rempli de trésors. Une des vaches de Medb boit un des vers et donne naissance au Blanc Cornu tandis qu'une des vaches de Fiachna mac Daire boit l'autre et donne naissance au Brun de Cooley.

Le récit ne donne pas le nom complet de chaque taureau ; il se contente d'appeler *Finn* (« blanc ») le Blanc Cornu et *Dub* (« noir ») le Brun (*Donn* en irlandais) de Cooley, mettant bien en évidence le symbolisme opposé des deux bêtes. L'opposition se retrouve aux niveaux des deux porchers qui sont désignés comme *le porcher du nord* et *le porcher du sud*. S'il y a cinq provinces en jeu, le symbolisme des points cardinaux se limite toujours à l'opposition de deux catégories. Au départ le deux porchers sont amis et leur amitié consiste en ce que *lorsque les gens*

du Munster avaient des glands, le porcher du nord allait vers le sud pour les engraisser et quand il y avait des glands au nord, le porcher du sud allait vers le nord avec ses porcs maigres pour les engraisser. La progression du récit est alors fondée sur une alternance sud/nord.

Lorsque la querelle se développe, le principe alternatif se poursuit. La première année, le porcher du sud l'emporte, la seconde année son collègue du nord prend l'avantage. Lorsqu'il se transforment en oiseaux, ils viennent une année auprès du *sidh* de Femen, dans le Munster, et une autre près du *sidh* de Cruachan en Connaught, qui continue à représenter la moitié nord. Mais quand ils deviennent des êtres aquatiques, les choses sont moins claires car ils luttent une année dans le Suir puis une année dans le Shannon, ce qui semble à première vue une opposition ouest (le Shannon est une rivière de l'ouest née aux limites de l'Ulster et du Connaught et qui leur sert de frontière avant de pénétrer dans le Munster où il se jette dans l'Atlantique au niveau de Limerick)/est (le Suir est une rivière du sud-est de l'Irlande qui naît et coule entièrement dans le Munster et se jette en Mer Celtique. Mais nous restons dans le cadre de notre opposition nord (Connaught)/sud (Munster) si nous observons que le *sidh* de Cruachan se situe à



La race bazadise à la robe gris ardoise et aux cornes en croissant dirigées vers le bas.

une dizaine de kilomètres du Shannon dans sa partie amont et le *sidh* de Femen se trouve à une aussi faible distance du Suir, non loin de sa source. Ce n'est qu'à la fin que le texte semble changer de référent pour s'appliquer à une opposition Connaught/Ulster où cette dernière remplace le Munster puisque le second ver naît à Cooley où il donne naissance au Brun. On pourrait penser que l'on est en présence d'une opposition ouest/est mais cela ne correspond pas au classement traditionnel où l'Ulster est la province du nord, ni aux affinités symboliques (le Blanc Cornu est à l'ouest et le Brun de Cooley à l'est). Il est évident que l'épopée a réaménagé un thème antérieur où le nord congru au Brun de Cooley s'oppose au sud congru au Blanc Cornu. Le redoublement du thème aquatique (les animaux qui luttent dans les fleuves et la mer puis le ver dans la source) et de l'aspect humain (les porchers puis les champions) complète l'argumentation pour ne laisser aucun doute sur ce point.

Dans le thème initial qui s'appliquait aux tertres féériques (le *sidh* de Femen et celui de Cruachan), le taureau entraînait sans doute dans une série différente car la version du Livre de Leinster ajoute d'autres transformations en cerfs et en dragons. La seconde qui traduit une influence des *Mabinogion*

gallois est sans doute tardive, mais les deux cerfs qui rassemblerent chacun les cerfs de leur compagnon paraissent une version plus ancienne des taureaux quand on se rappelle que le Brun de Cooley était à la tête d'un troupeau de 50 vaches. Le taureau qui semble une version plus moderne et plus guerrière du cervidé pourrait bien être ici une innovation de l'épopée. La série porc(her)/corbeau/animal aquatique/cerf rejoint celle des métamorphoses de Tuan fils de Cairell (cerf/sanglier/faucon/saumon). La substitution du taureau accentue le caractère guerrier du symbolisme, mais cela ne doit pas nous faire oublier les dons apportés par les deux porchers devenus vers chacun dans leur source avant qu'ils ne renaissent taureaux. L'un apporte la richesse sous forme de trésors venus de l'Autre monde (le navire est le véhicule par lequel on se rend dans l'Autre monde et l'Ulster s'est substituée au Munster, la province du sud traditionnellement en contact avec l'Autre monde et sa musique qui fait tout oublier). L'autre apporte à Medb l'assurance que son mari ne dominera pas sur elle, ce qui rappelle que la *Razzia* démarre par une querelle sur l'oreiller où il y a une égalité de richesses qui pousse la reine à s'emparer d'un taureau pour prendre l'avantage sur son mari. Et le Brun de Cooley termine son combat en quittant Cruachan avec les rognons, l'omoplate



Le buffle de saint Calais.

et le foie de son compagnon accrochés à ses cornes. Il retourna alors vers l'Ulster laissant l'omoplate au Findlethe, le cœur à Tromna et rejoignit les vaches stériles de Fiachna mac Daire à Mag Murthemne, la patrie de Cuchulainn et y fit une tranchée. Puis il alla mourir à Druimm Tarb (« la colline du taureau »). Nous ne retiendrons que les rognons pour montrer ce qui est en jeu, mais aussi que le principe alternatif pourrait s'appliquer autant à l'opposition masculin/féminin qu'à celle du nord et du sud, du sombre et du clair. Si les bovidés qui sont les héros de cette histoire sont, à l'image des guerriers, des mâles vindicatifs, Cruachan est la capitale de Medb et le *sidh* de Munster, le « tertre des femmes ».

Le buffle de saint Calais

Selon ses deux *Vies* carolingiennes (BHL 1568 et 1569), ce saint du Maine serait d'origine auvergnate. Remontant la vallée de l'Anille, il se serait installé dans la forêt de Matuval (Bonneveau puisque le gaulois *matu* signifie « bon, favorable ») dans un lieu où se trouvaient les ruines d'une luxueuse villa gallo-romaine (détruite par les Vandales selon la *Vie de saint Innocent, évêque du Mans*) dont le domaine était retourné à l'état sauvage. Il y a là une vieille chapelle, une source d'eau vive et un clos de vigne qu'il se met à soigner. Il s'abstient de tuer les animaux et apprivoise un buffle d'une espèce rare que le roi Childebert et son épouse Ultrogothe, venus chasser, rencontrent. L'animal vient se réfugier auprès de Calais, ce qui déclenche l'ire royal. Outré de ce que le religieux occupe son domaine et trouble sa vènerie, Childebert ordonne donc à Calais de vider les lieux, mais à peine veut-il s'éloigner que son cheval s'immobilise, ce qui le ramène à de meilleurs

sentiments. Il consent à boire le vin de la petite vigne de Calais et veut donner le domaine tout entier à notre religieux qui n'accepte que ce qu'il pourra parcourir en une journée, monté sur son âne.

Ici aussi le taureau sauvage semble s'être substitué au cerf, même si la réélaboration du motif final est complexe. Le bovidé qui se réfugie près du saint rappelle l'histoire de la biche de saint Gilles ou la chevrette (femelle du chevreuil) que saint Cybard⁹ apprivoise. Quant à l'âne utilisé pour délimiter l'espace offert par le roi, il est certes la version cléricale de l'équidé, mais il peut aussi correspondre au cervidé emprunté par saint Telo pour délimiter sa paroisse à Landeleau, alors qu'à Locronan, c'est sur un char attelé de deux bœufs indomptés que les reliques saint Ronan accomplissent le parcours fondateur de sa troménie. Le contexte de l'histoire du buffle manceau rejoint cependant plutôt le mythe de la chasse au cerf inaugurant une nouvelle royauté. Childebert et Ultrogothe forment un couple royal et le roi acceptant de boire le vin de Calais rappelle la bière qui se trouve dans la maison de la lépreuse qui apporte la souveraineté à Lugaid Laigde lors d'une chasse au faon (et aussi le nom de la reine Medb). Le maître des animaux cornus, cervidés ou bovidés, est aussi l'ancêtre du maître de la prospérité, car en jetant les fondations de son monastère sur le terrain accordé par Childebert, Calais découvre un trésor.

⁹ Le parallélisme avec l'histoire de saint Cybard est d'autant plus étroit que Cybard est fêté le même jour que saint Calais (le 1^{er} juillet) et que l'épisode de l'animal apprivoisé est lié à deux autres motifs. Calais et Cybard soignent la vigne et, si le second découvre un oiseau couvant dans son nid en se rendant à Saint-Aquilin, un *bisticus* (roitelet) niche dans le capuchon que Calais a suspendu à un arbre pendant qu'il soigne sa vigne.

Maelduin

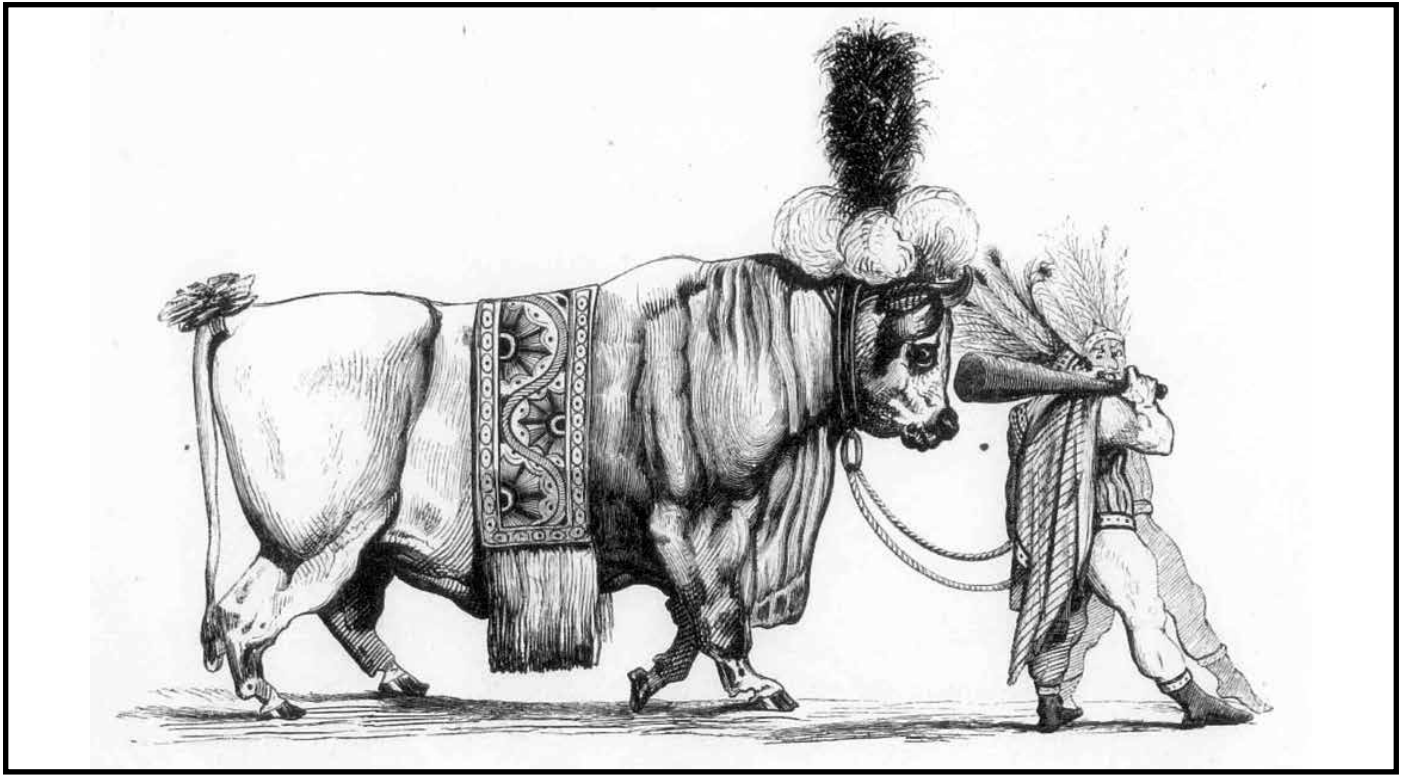
Les vaches cosmiques proviennent de l'autre monde et il est donc normal de rencontrer des bovidés dans les *Navigations* irlandaises. C'est le cas de *l'Imramm curaig Mail-Duin*, où le héros visite successivement une trentaine d'îles. A l'inverse du cheval ou des oiseaux, les bovins n'y figurent pas parmi les animaux les plus représentés, mais ils apparaissent néanmoins à plusieurs reprises, généralement dans le cadre de ce que nous aurions tendance à appeler la triade des animaux sacrificiels : bovidés, porcs et moutons. La première fois, c'est au paragraphe XI, entre l'île des animaux rouges semblables à des porcs où les navigateurs se nourrissent de pommes merveilleuses (X) et celle où des moutons changent de couleur en passant d'un côté à l'autre d'une palissade (XII). En XI, il est simplement dit que dans un château un repas composé de bœuf rôti et de porc salé accompagné d'une délicieuse et enivrante bière les attend. A la fin, lors du rapide voyage de retour (XXXIV), il est précisé que les voyageurs rencontrent une île où il n'y a ni maison, ni château, seulement de nombreux quadrupèdes : bœufs, vaches et moutons, et qu'ils mangèrent la chair des moutons. Ces épisodes semblent donc opérer un classement entre bovins, porcs et ovins avec pour critère la consommation de leur viande. Dans l'île des changements de couleur, ce sont des hommes qui trient les moutons en les jetant par-dessus la palissade et au paragraphe XXXIV, les voyageurs (des hommes aussi) acceptent sans problème de manger la chair des moutons. En revanche, ils sont plus circonspects quand il s'agit des porcs et des bovins. En X, ils ne cherchent pas à s'emparer des porcs qui se révèlent des animaux brûlants (ils sont rouges et, cachés dans des cavernes, échauffent le sol au-dessus d'eux). En XIII, ils aperçoivent une île avec un beau troupeau de porcs, mais ils se contentent (prudemment ?) de tuer un petit porc qu'ils rôtièrent. Puis ils décident de visiter la grande montagne qui occupe le centre de l'île. Ils voient alors de l'autre côté d'une rivière brûlante de grands bœufs sans cornes et un géant, et ils décident de rebrousser chemin. Le géant est certainement le maître celtique des animaux et probablement même le Jupiter celtique car l'épisode suivant voit Maelduin et ses compagnons aborder sur une île habitée par un hideux meunier querelleur. Mais l'important est ici la hiérarchie établie : les navigateurs se risquent à sacrifier un petit porc (moins dangereux qu'un gros ?) mais ils rebroussent chemin sans chercher à s'emparer d'un veau. Visiblement l'ordre hiérarchique du sacrifice en partant du plus important est : bovidé, suidé, ovin.

En ce qui concerne les bovins, les navigateurs ne se risquent à en consommer que lorsque le repas a été mystérieusement préparé pour eux, semblant les attendre dans un lieu cerné d'un mur blanc élevé comme s'il avait été fait de chaux vive de manière à ne former qu'un seul bloc. Sur cette muraille, trois rangées d'objets (des broches d'or et d'argent, des colliers d'or et d'argent, des glaives aux poignées d'or et d'argent) sont disposées. Cette blancheur, l'aspect votif des objets déposés et le caractère enivrant de la boisson qui l'accompagne semble l'indication du caractère sacré du lieu et de l'aspect sacrificiel du repas.

Les deux derniers épisodes sont plus énigmatiques, mais paraissent davantage traduire un mythe. Parvenus aux extrémités de la mer, les voyageurs naviguent sur une mer semblable à un nuage et voient au-dessous d'eux des châteaux bien bâtis et un beau pays. Dans un arbre, ils aperçoivent une bête monstrueuse installée dans un arbre, une troupe de bergers et de bestiaux en cercle autour de l'arbre et à côté de ce dernier un homme armé d'un écu et d'un glaive. L'homme d'armes s'enfuit dès qu'il voit la bête, laquelle en profite pour allonger son cou hors de l'arbre, s'emparer du bœuf le plus proche et le dévorer en un clin d'œil, provoquant la fuite des autres bestiaux et des bergers (XXIII). Puis, poursuivant leur route, Maelduin et ses compagnons approchent d'une autre île où sont de grands troupeaux de bétail, des troupes de chevaux et une foule de moutons. Mais de grands cris d'effroi s'élèvent et les navigateurs rebroussent chemin car ils ont compris que les insulaires craignent l'arrivée de quelqu'un qu'ils savaient vouloir détruire leurs pays (XXIV). On pourrait peut-être rapprocher l'épisode de la stèle de Trèves montrant un personnage, interprété comme le dieu Esus, abattant un arbre dans lequel s'observe la tête d'un taureau. Faut-il croire que le taureau est en train d'être dévoré par le monstre dissimulé dans l'arbre ? Et faudrait-il comprendre Esus comme un protecteur ou un adversaire du bovidé ?

Le bœuf gras et le chaudron de Gundestrup

L'aspect sacrificiel nous ramène à l'animal domestique et à une coutume folklorique qui a perduré jusqu'à nos jours : le bœuf gras orné de fleurs et de rubans promené solennellement en musique (d'où les noms de *bœuf viellé* ou *violé*) au temps du carnaval par les bouchers ou garçons bouchers, parfois déguisés en sauvages sacrificateurs. Au terme du parcours, l'animal était abattu et vendu. A Paris, où la fête est bien établie dès le début du XVIII^e siècle,



Le boeuf gras parisien (gravure de Porret, vers 1830).

il existait déjà une *Maison des trois estaulx et du boeuf violé* au XIII^e siècle. A Paris, l'animal transportait sur son dos un enfant qui portait en écharpe un grand ruban bleu, une épée et un sceptre qui le faisait désigner comme le roi des bouchers. A Orléans, la promenade du bœuf gras est évoquée en 1807 avec, comme à Paris, la présence d'un enfant de six ans vêtu en amour avec arc et carquois juché sur le bœuf. Bazas, en Aquitaine, est l'ancienne capitale du peuple protohistorique des Vasates et le berceau d'une race bovine, originellement de trait : la Bazadaise à robe gris ardoise avec des cornes en croissant inclinées vers le bas. La coutume du bœuf gras y est aussi connue et serait liée à l'offrande, attestée dès le XIII^e siècle, d'un taureau à l'évêque par les bouchers le 23 juin en l'honneur de la fête de la Saint-Jean, en compensation duquel ils étaient autorisés à promener leurs bœufs dans la ville lors du Jeudi gras. Avant l'allumage du grand feu, la fête commence d'ailleurs encore

aujourd'hui par une représentation théâtralisée faisant référence à l'ancien don du taureau sur le parvis de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste. A Marseille, où la procession est attestée vers 1530, l'enfant que l'on promenait sur le dos d'un bœuf gras le jour de la Fête-Dieu (approximativement entre le 20 mai et le 20 juin) était, selon Collin de Plancy, censé représenter Saint-Jean-Baptiste. Hors de France, la coutume est connue en Angleterre et Italie du nord au XVII^e siècle. Il se pourrait donc que le bœuf ou, sans doute primitivement le taureau, soit d'abord intervenu dans un cycle rituel se concluant au solstice d'été avant que son inclusion médiévale dans la fête corporative des bouchers détermine une duplication au Jeudi-gras, avant la privation de viande du Carême, ou à Pâques¹⁰, quand la consommation carnée redevient licite.

Il est certain en tout cas que la christianisation a dû fortement influencer sur l'évolution de la tradition. L'explication chrétienne médiévale de la fête recourt à la thèse selon laquelle il fallait pendant le Carême un boucher pour satisfaire les personnes, particulièrement les malades, qui étaient dispensées de l'abstinence durant ce temps. Il y aurait alors eu concours entre les gens de la profession, celui qui produisait le bœuf le plus gros et le plus gras obtenant le privilège. Mais cette explication chrétienne ne ferait que recouvrir

Le boeuf gras avec l'enfant juché sur son dos (image d'Épinal, 1843).



¹⁰ Il est aussi fréquent, comme en Aubrac, Auvergne, Velay, Mâconnais, Dauphiné, Savoie, Suisse et pourtour du lac de Constance, que la coutume se place au moment de Pâques où avait lieu la promenade de l'animal orné de lauriers, de feuillages et de rubans.



Les feuilles de lierre qui accompagnent le gros bovidé de la plaque circulaire sur le fond du chaudron de Gundestrup.

un rite plus ancien datant de l'antiquité¹¹ dont la corporation des bouchers aurait fait son emblème. Le déplacement de la date au Carnaval est probablement un fait secondaire comme semble l'indiquer l'exemple de Trèves. Dans cette ville, depuis 1779, la corporation des bouchers et des tisserands faisait dévaler une roue de paille enflammée le premier jeudi (jour de Jupiter) du Carême depuis le sommet du Markusberg ou Marsberg (situé non loin de l'ancien temple de Lenus Mars à l'Irminenwingert) jusqu'à la Moselle. S'agit-il du même lieu que la montagne appelée Keven puis Paulsberg où il y aurait eu au VII^e siècle une statue d'Apollon Belenus ? L. Clouet¹² s'appuyait sur Bertaire, un saint écrivain carolingien, pour nous rapporter que Paul, futur évêque de Verdun, vécut en solitaire sur cette montagne située près de Trèves et fit rouler la statue dans la Moselle en contrebas, ce qui serait à l'origine de la pratique du lancer d'une roue enflammée du haut du Paulsberg le premier dimanche de Carême. Il ne s'agit pas ici d'un bœuf gras mais d'un rite probablement lié au Jupiter celtique à la roue et qui avait certainement lieu à l'origine en période

solsticiale d'été. En effet, quasiment partout ailleurs en Lorraine, le lancer de la roue enflammée se fait à la Saint-Jean et diverses traces hagiographiques (saint Vincent d'Agén martyrisé le 9 juin pour s'être opposé à un tel rituel) ou liturgiques (la roue de cire de Notre-Dame de Marcé que l'on offrait et faisait tourner à la Saint-Amable, le 11 juin, en Auvergne) confirment la date solsticiale. Le déplacement calendaire du rituel de la roue à Trèves tient à sa prise en main par la corporation des bouchers et il est fort logique que le même transfert vers le carême s'est effectué en ce qui concerne la promenade du bœuf gras.

Ces observations folkloriques peuvent sembler bien tardives, mais elles permettent une meilleure compréhension d'une source fondamentale de la mythologie gauloise : le chaudron de Gundestrup. Les bovidés y tiennent en effet une place importante puisqu'ils jouent le principal rôle sur deux des six plaques du décor intérieur : le panneau du fond occupé par un gros bovidé en haut relief entouré de trois jeunes chiens et d'un guerrier et la plaque où trois gros bovidés accompagnent la croissance des trois chiens représentés maigrelets en bas et en petits molosses au haut. C. Bémont¹³ avait observé que le fond du chaudron était particulièrement riche du point

11 Voir S. Manot, *Carnaval... carême : Traditions, coutumes d'hier et d'aujourd'hui : Aunis, Angoumois, Saintonge, Poitou, Vendée*, Paris, La Colombe, 1994

12 *Histoire ecclésiastique de la province de Trèves et des pays limitrophes...*, 1844, t. 1, pp. 586-587.

13 « Le bassin de Gundestrup : remarques sur les décors végétaux », *Études celtiques*, 16, 1979, pp. 69-99.

de vue du décor végétal et que celui-ci était composé d'un ensemble de rameaux de lierre qui s'infiltraient dans le moindre espace libre tout autour de l'animal. Le lierre est une sorte de liane grimpante qui reste verte toute l'année, les feuilles ne tombant qu'au bout de six ans. Sa floraison s'effectue en septembre-octobre et il est une des dernières plantes à offrir du pollen aux abeilles. Sa fructification s'effectue vers la fin de l'hiver et le début du printemps et ses baies sont toxiques pour les animaux, y compris les bovins, et les hommes, pouvant provoquer convulsions et comas chez les enfants. La plante renvoie à la symbolique du cycle de la mort et de la renaissance ; elle paraît un équivalent du pin, lui aussi toujours vert, qui ombrage la fontaine de Barenton. Ce lierre pourrait bien renvoyer à un usage rituel si l'on se reporte à la tradition des bouchers de Bonneval, petite bourgade beauceronne. En effet, avant 1789, chaque Jeudi gras, un des leurs promenait le bœuf-gras qu'on appelait ici *le bœuf villet*. Les morceaux de ce bœuf s'exposaient en vente comme ceux des autres bœufs, mais ils étaient parsemés de feuilles de lierre piquées dans la viande et portés au son du tambour chez ceux qui les achetaient¹⁴. Le gros taureau sans cornes ou aux cornes amovibles qui orne le disque central pourrait donc témoigner d'un ancien mets cérémoniel, peut-être même de la trace d'un ancien sacrifice au Jupiter celtique s'effectuant au temps du solstice d'été. On remarque en effet que deux autres plaques de la paroi interne renvoient à cette période : le Jupiter accosté d'une roue dont nous avons déjà évoqué l'aspect solsticial et le maître des animaux aux bois de cerf qui apparaît expressément à l'époque solsticial dans le roman d'*Yvain* de Chrétien de Troyes. Visiblement un complexe mythico-rituel lie le Jupiter celtique aux bovidés et au solstice d'été.

Selon Sterckx¹⁵, les vaches de l'Autre monde sont associées à un chaudron merveilleux, nommé *Laogh na Teora mBo*, « le Veau des Trois Vaches ». Il contient le lait de trente vaches et se remplit chaque fois que chantent les Fir Ochain. Il s'agit certainement du fameux chaudron du Dagda, originaire de l'Autre monde, chaudron de résurrection autant que d'abondance. Dans le conte irlandais *Giolla an Fhiaga*, un tel chaudron d'abondance est gardé par un terrible serpent, et on sait que dans la superstition populaire des bocages de l'ouest français, les serpents sont censés têter le lait des vaches. Au pays de Galles, l'Irlande, située à l'ouest, joue le rôle

de l'Autre monde et la quête de mariage de *Culhwch ac Olwen* évoque le chaudron de Diwrnach l'Irlandais tandis que le *Mabinogi de Branwen* met en scène une expédition en Irlande durant laquelle opère un chaudron de résurrection. Mais le chaudron peut lui-même être remplacé par une tête coupée, celle de Bran qui préside le banquet de l'Autre monde où chantent les oiseaux de Rhiannon dont le chant réveille les morts et endort les vivants.

Les vaches sont les eaux qui contiennent la Vie du monde, c'est-à-dire le feu dans l'eau, alias le Maponos gaulois ou le Mac ind Oc irlandais, fils de Bóann, « la vache blanche » qui est aussi le premier fleuve d'Irlande et le fleuve cosmique d'où dérivent toutes les eaux vives du monde. Le chaudron est dérobé par un être ophidien qui est un animal funéraire et qui symbolise aussi le phallus, l'éclair et la pluie. Ce serpent criocéphale représente l'étincelle de vie, l'âme séminale potentiellement apte à se réincarner.

(à suivre)

14 Desgranges, « Usages du canton de Bonneval, ci-devant pays chartrain (Beauce), aujourd'hui département d'Eure-et-Loir », *Mémoires de la Société Royale des Antiquaires de France*, 1817, t. 1 (texte lu en 1808), pp. 238-239.

15 1992, *op. cit.*, p. 32.



Bazas lors des fêtes de la Saint-Jean.